

LE COURRIER

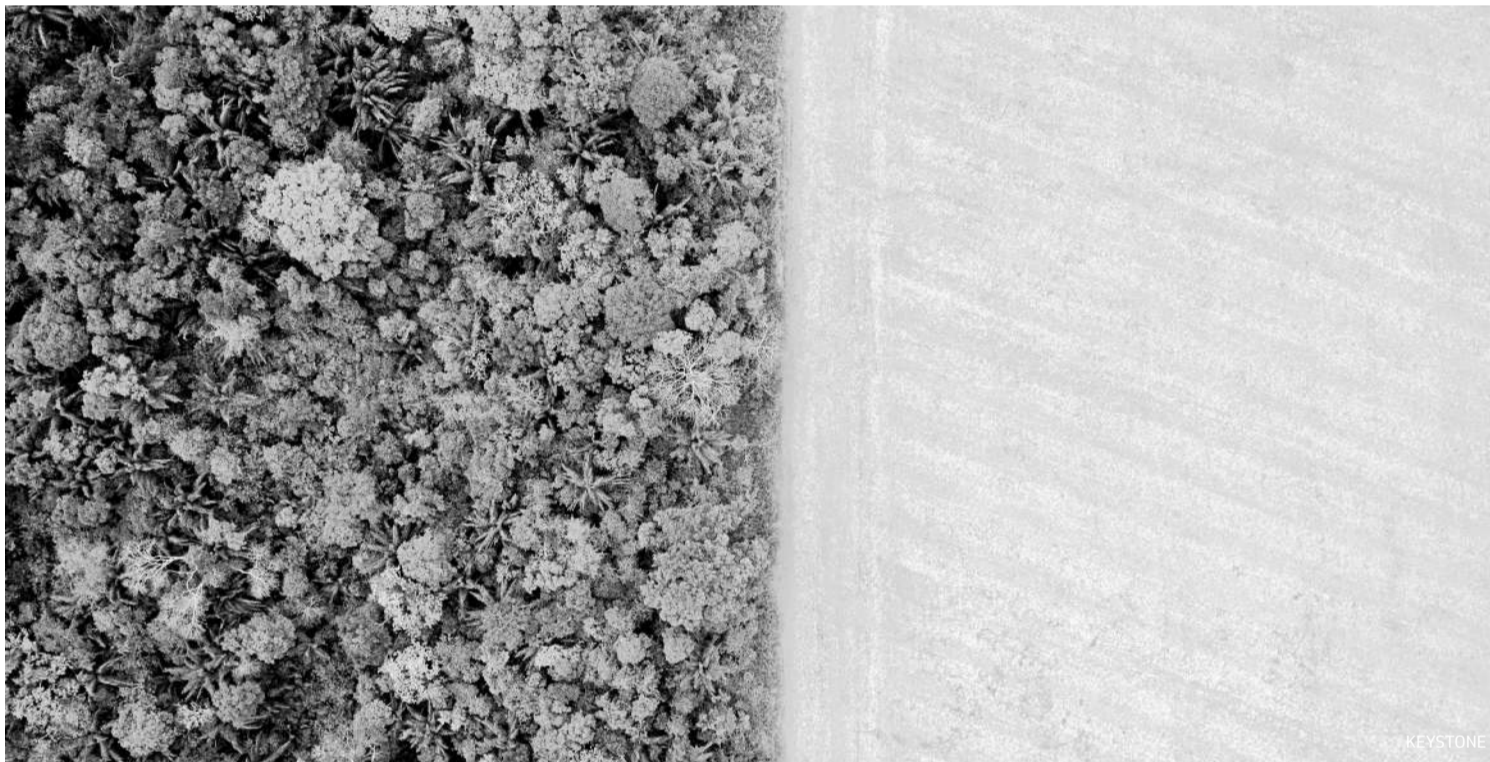
L'ESSENTIEL, AUTREMENT.

WWW.LECOURRIER.CH

N°149 | 156^e année | CHF 3.00

SOMMET DE BELEM

Le soja, un péril pour l'Amazonie



9 Au Sommet de Belem, qui s'est ouvert au Brésil, les chefs d'Etat de huit pays traversés par la forêt géante doivent discuter de sa préservation. La culture industrielle du soja est l'une des menaces qui pèsent sur la sauvegarde du poumon vert. Reportage dans la région du Para.

éditorial

SOPHIE DUPONT

FAMILLES DÉCHIRÉES

3

On se souvient des saisonniers, séparés de leur famille. La Suisse réclamait leurs bras pour se construire, mais ne voulait pas qu'ils s'installent. Le regroupement familial leur était interdit. Autre époque, souffrances similaires.

Aujourd'hui encore, des familles sont déchirées par l'exil. Et si le droit au regroupement familial existe, il est en réalité très restreint, non seulement par une législation rigide, mais aussi par des obstacles administratifs insensés. C'est ce que montrent les témoignages récoltés par *Le Courrier*. Même lorsque les familles remplissent toutes les conditions pour le regroupement familial, le parcours pour y arriver est labyrinthique. Ce sont souvent des femmes, qui se retrouvent seules avec leurs enfants dans des pays en crise, voire en guerre, qui tentent de rejoindre légalement leur conjoint venu en Suisse. Des femmes qui passent des heures dans des files d'attente devant les ambassades, espérant obtenir un rendez-vous. Et des enfants parfois déscolarisés, pour se rendre à la représentation suisse, située dans un pays voisin, ou plus loin encore.

Depuis le mois dernier, les Erythréen-nes doivent rejoindre le Kenya, à plus de 2000 kilomètres de leur pays, pour tenter de décrocher un visa pour la Suisse. Les directives administratives valent davantage que

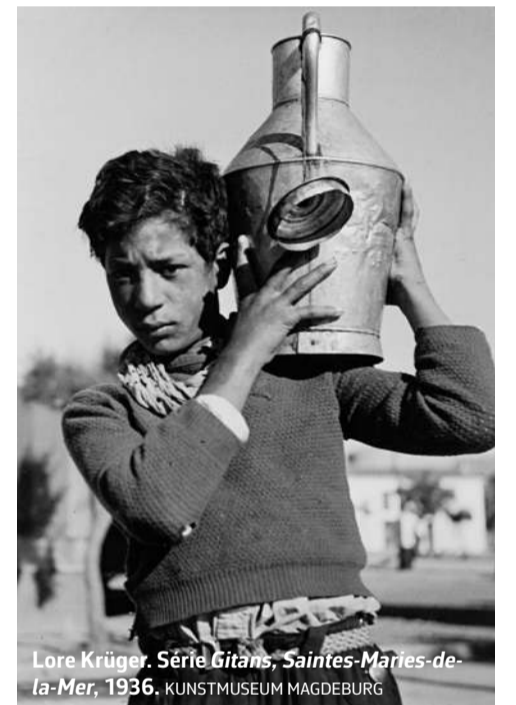
les destins humains. Quel cynisme de demander à une Afghane de parcourir seule son pays en crise afin de réunir une pile d'attestations, dont un acte d'état civil attesté par le régime des talibans... lui-même non reconnu par la Suisse! C'est faire fi des persécutions dont les femmes sont victimes dans le pays. Quel cynisme d'imposer des démarches administratives qui coûteront plus de 10 000 francs, pour être réunies. Un témoin indique dans nos pages que le frein administratif et financier est tel que beaucoup de familles y renoncent et restent déchirées. En premier lieu les plus précaires, celles qui ont moins de ressources et de relais pour se battre.

Le risque existe aussi que ces obstacles administratifs jettent femmes et enfants sur des voies illégales et dangereuses de la migration. Pour la personne qui les attend en Suisse, il est difficile de vivre sereinement en ayant laissé les siens derrière soi au pays.

L'unité familiale favorise le retour à une vie normale et, par conséquent, une bonne intégration. Le droit au respect de la vie familiale est garanti par la Constitution et par le droit supérieur. Il est temps de l'appliquer sans discrimination. Alors que des destins humains sont en jeu, une telle politique de sape n'est pas admissible. |

12 PHOTOGRAPHIE

Les rencontres d'**Arles** célèbrent «Un état de conscience»



Lore Krüger. Série Gitans, Saintes-Maries-de-la-Mer, 1936. KUNSTMUSEUM MAGDEBURG

4 VAUD

L'ex-secrétaire général de la fondation **Beaulieu** passe devant la justice.

5 GENÈVE

Portrait d'un couple de **Yéniches** installé-es à Thônex jusqu'à dimanche.

6 GENÈVE

La campagne de l'ex-conseillère d'Etat Fabienne **Fischer** au cœur d'une polémique.



Yemi Alade, reine afropop sous les cieux genevois

Compte rendu ▶ Une soirée de pure folie. On n'a pas souvenir d'un concert aussi long et intense sur la scène Ella Fitzgerald du parc La Grange que celui qu'a donné lundi soir Yemi Alade, superstar nigérienne de l'Afrobeats (avec un S, à ne pas confondre avec le style popularisé jadis par Fela Kuti). Entrée en scène peu après 21h, la chanteuse et danseuse s'est retirée vers 22h45, après un rappel ponctué d'un bref extrait de «Billie Jean» de Michael Jackson, histoire de faire monter encore d'un cran la pression déjà à son comble.

Le clin d'œil est à l'image d'un répertoire plus varié que ce qu'on attendait, véritable kaléidoscope de Black Music, fait de résonances constantes et d'allers-retours entre le continent séminale africain, mère patrie des rythmes, et les États-Unis devenus épice du blues, du r'n'b, du rap et de la pop. Sauf que les stars étasuniennes, Beyoncé en tête, vont désormais piocher leurs influences direc-



Le public de la scène Ella Fitzgerald a fait un triomphe à la star nigérienne. AMDO_PHOTO

tement en Afrique, au Nigeria notamment. En collaborant sur un titre en 2020, les deux artistes ont scellé un rapprochement logique.

Yemi Alade, addition récente au programme de «Musiques en été», s'est avérée une véritable aubaine pour le festival genevois, comme pour le public

(gratuité, plein air). Plus de 5500 personnes sont venues applaudir le phénomène qui a démontré l'étendue de son talent. Reconnaissons-le, on y allait par curiosité plus que par goût pour cette pop volontiers clinquante en clip. En live, c'est une autre affaire. Yemi Alade, 34 ans, donne tout sans s'économiser, encadrée par deux danseuses phénoménales dont les twerks, consistant à secouer la croupe en cadence, soulèvent une clameur jubilatoire dans l'assistance.

Les musiciens sont capables de flirter avec le hard rock (guitares hurlantes, frappe bûcheronne du batteur) ou de syncoper l'afrobeat originel, le temps d'un intermède respectueux de la tradition nigérienne. Le groupe sait aussi enrober un refrain bien sirupeux en mode Whitney Houston, ou claquer l'Afropop de l'ère digitale – les sons de synthés sont d'une facture variable, à chacun-e son appréciation.

L'essentiel est ailleurs: dans l'éclectisme, la générosité absolue, la commu-

nication avec un public où se côtoient toutes les origines dans une liesse partagée. «Johnny» est accueilli avec ferveur, hit de 2014 et plus grand succès d'une artiste féminine africaine avec 157 millions de vues sur YouTube. «Mama Africa» résonne de l'amour de Yemi Alade pour le swahili, langue bantoue parlée en Afrique de l'Est. Un exemple de la capacité de la chanteuse, née de père Yoruba et de mère Igbo, à fédérer par-delà les frontières communautaires et nationales, dont on sait ce qu'elles doivent à l'arbitraire des découpages coloniaux.

Active en Afrique dans la lutte contre les violences faites aux femmes, pour le développement durable et, durant le Covid, pour la protection des populations vulnérables, Yemi Alade a donné lundi soir une démonstration de puissance féminine et de syncrétisme musical. Elle mérite amplement son statut d'exemple. **RODERIC MOUNIR**

Ce soir au parc La Grange à 21h (gratuit), le folk acoustique de la Belge Meskerem Mees.

Les Rencontres photographiques d'Arles célèbrent «Un état de conscience», sous-titre de l'édition 2023. Un point sur quelques belles expositions à découvrir jusqu'en septembre

Des mystiques du regard

JULIE HENOCH

Photographie ▶ Depuis 1970, Arles, ville d'art, s'est progressivement imposée comme l'un des rendez-vous incontournables de l'image. Les Rencontres proposent cette année une programmation d'une richesse rare et bien équilibrée. Soit 45 expositions entre grands noms de la photo, découvertes et collaborations permettant de poser un regard conscient sur l'état de la photographie mondiale.

De l'hyper moderne bâtisse Luma aux multiples églises patinées provoquant des chocs scénographiques dont seule Arles a le secret, les heureuses surprises sont au rendez-vous.

Rituels en pleine lumière

Dans la chapelle du Museon Arlaten, l'exposition «Lumières des Saintes» et son beau livre éponyme doré racontent l'histoire du pèlerinage annuel de mai, dit «des Gitans», aux Saintes-Marie-de-la-Mer, en Camargue, pour honorer leur patronne, sainte Sara. Ceux qu'on appelle dès le Moyen Âge les «Égyptiens» ou «Bohémiens», devenus Gypsies, Tsiganes, Roms pour ceux qui parlent le romani, ou globalement «gens du voyage», des Gitans venus d'Andalousie et de Catalogne, Sinté du Piémont, et Sinté dits manouches, le pèlerinage des Saintes les compte à peu près tous.

Si une vingtaine de regards différents à travers les âges se sont posés sur cet événement éminemment photogénique, c'est un rendu tout en continuité qu'on constate, tant l'énergie qui auréole ces populations icosite des instants comme icônes: veillées aux candélabres, empilement d'ex-voto, processions à la mer, immersions rituelles... Les scènes d'intimités surtout, ces siestes languoureuses sur fond de motifs fleuris, ces visages burinés de



Anonyme. *Susanna à la Casa Susanna*, tirage argentique, 1964-1969. Collection Art Gallery of Ontario, Toronto. AGO

femmes en poses de noblesse de danse ou de chant, la multiplicités en mouvement de groupes, et les regards d'enfants frondeurs témoignent de la force, et la dureté aussi, d'une identité en survivance, vouée à nomadiser dans des frontières, territoriales ou symboliques, qui ne cessent de se restreindre.

S'y trouvent aussi un beau dispositif en transparence dans le chœur hyper baroque, et une station d'écoute de ces musiques pareillement inépuisables, qu'on voudrait cependant entendre diffusées plus fort afin d'être raccord avec la mesure esthétique inébranlable et mystique de ces cultures.

L'élaboration des univers

Ailleurs, dans les baraquements à l'ambiance méditerranéenne de La Croisière, «Ne m'oubliez pas» expose les archives photographiques du Studio Rex de Marseille. Implanté dans le populaire et métissé quartier de Belsunce au cœur de la cité

phocéenne, c'est une véritable galerie de portraits intimes de la réalité migratoire des années 1970 et 1980 en France, qui rappelle le travail de Malick Sidibé ou Seydou Keita, soit autant de poses souvenir scénographiées, quasi rituelles, et petits théâtres familiaux pour échanges épistolaires, une définition de soi par soi et pour soi, loin des clichés exotisants coloniaux, et ici aussi d'une beauté fulgurante sublimée par la répétition.

Dans notre ère du tout montrer, l'exposition «Scrapbooks» sise dans l'ancien hôpital psychiatrique où séjourna Van Gogh révèle, quant à elle, des regards qui cherchent à inventer un nouveau langage visuel. L'exposition, jubilatoire, ouvre les carnets de plusieurs grands cinéastes d'une époque où l'on prenait plaisir à malaxer la matière – journaux, magazines, divers objets soigneusement glanés –, autant de petites bibles stylistiques pour développer



Agnès Varda. *Reflet sur les quais de Sète*, 1950, tirage argentique original, années 1950. COLLECTION ROSALIE VARDA

une ambiance, un style, des personnages. On peut aussi y voir les manies poétiques de Stanley Kubrick ou Jim Jarmush, redescendant ainsi parmi les Terriens qui osent rêver, ou les clinis d'œil amoureux d'Agnès Varda et Jacques Demy.

Or c'est en se hissant au cœur du sublime cloître Saint-Trophime, pour découvrir l'exposition «Agnès Varda, La Pointe courte», des photographies au film», qu'on perçoit mieux encore cette grande quête d'élaboration du regard. Principalement composé des planches contact du premier film de la cinéaste, sorti en 1955, drame social pionnier de la Nouvelle Vague tourné dans le quartier populaire du même nom à Sète, ici passé à la loupe. Quel œil extraordinaire que celui de Varda, alors toute jeune, cherchant la précision, les brisures de rythme, la juxtaposition d'effets d'optique et la géométrie du quotidien, encerclant ses personnages dans un cane-

vas de lignes et de formes qui portent un récit, lui aussi entremêlé... La cale d'un bateau comme le ventre d'une baleine engloutissant l'amour fou d'un couple qui se déchire, la putréfaction et les eaux sombres annonciatrices du pire à venir, mais aussi le port, sa foule, les lingères dépenaillées, belles de vérité, et l'esthétisme, encore, d'un quotidien sacralisé.

Divines intimités

Troublante et touchante aussi, que cette histoire de «Casa Susanna», huis clos de maison de campagne étasunienne dans les années 1950 et 1960, où de bons pères de famille s'évadent pour se travestir en ménagères sexy. La multiplicité de la scénographie, en donnant quelque peu le tournis, restitue la fréquence de cette recherche intime qui semble avant tout être en quête de sororité. L'exposition raconte entre les lignes la violence d'une société masculiniste; et toutes ici semblent, ra-

dieuses, ne chercher dans ces travestissements minutieux de week-end ou grandes vacances qu'une légèreté, un sentiment partagé, ou la joie de s'apprêter, alors réservé-es aux femmes. Ces hommes restent entre eux à créer leurs icônes, et seule la photographie, qui fait ici exactement ce qu'on lui demande, permet de capturer ces instants hors du temps.

Il y a comme un même mouvement de catalogue dans l'exposition «Entre nos murs» de Sogol & Jouben Studio, lauréat de la bourse curatoriale 2022. En explorant l'histoire visuelle d'un pavillon de banlieue de type étasunien à Téhéran entre 1956 et 2014, de sa construction à sa démolition, à grand renfort de plans architecturaux, ils renvoient en miroir intime et l'universel, petite et grande histoire en entrecroisements rappelant ô combien nos habitats, quoique non sacralisés, portent en eux bien plus que le fait d'être un lieu de refuge au quotidien.

Quête de pureté

A noter encore deux expositions impressionnantes de précision: les déclinaisons obsessionnelles pour le corps nu, quasi christique de la première exposition monographique de la Polonaise Zofia Kulik. Ici encore, ordre géométrique et répertoire quasi botanique du mouvement, et tout au fond, une reconstitution du laboratoire de l'artiste, inquiétant comme une salle de dissection du réel. Immense précision aussi dans ces images de Dolorès Marat, photographe de la nuit et ses mystères, jamais recadrées ni retouchées, sur des tirages en quadrichromie au charbon ou impressions pigmentaires sur papier japonais artisanal qui donnent une texture folle, frappante de finesse; un regard qui filtre une forme de pureté dans une impressionnante disruption chromatique. I

Jusqu'au 24 septembre à Arles, rencontres-arles.com